

Livre Second :  
Ainsi s'achève le mythe  
Version grise

## Table des matières

Chapitre XIV : Enfin vint le tournoi.....	3
Chapitre XV : Le dîner aux chandelles .....	8
Chapitre XVI : Faire l'amour .....	15
Chapitre XVII : Retour projeté à Étrépigny .....	21
Chapitre XVIII : Je t'ai enfin trouvé, trésor !.....	27
Chapitre XIX : Et à la fin... ..	32

## Chapitre XIV : Enfin vint le tournoi

**A**llons-y, dit Norbert, ce n'est plus le temps d'échafauder des plans ou de se convaincre de leur bien-fondé, le vin est tiré. Il ne me reste plus qu'à espérer de ne pas boire le calice jusqu'à la lie !"

Justin emboîta son pas et les deux hommes se mirent en route. Sur le pas de la porte, Mathurine les regarda disparaître au bout de l'allée plantée de tilleuls qui donnait accès à la propriété. En quelques heures, les deux hommes arrivèrent à proximité de Montmaur, qu'ils dépassèrent pour se rendre à la sortie de Veynes, où Justin avait loué à prix d'or une petite maison pour la semaine. Ils y dînèrent frugalement et lorsque la cloche de l'église sonna les dix heures du soir, Norbert alla se coucher. Ce fut une nuit bizarre, entrecoupée de réveils brusques et d'ensommeillements immédiats, peuplée de rêves où s'enchevêtraient le triomphe et la déroute. Toutefois, au petit matin, Norbert se sentit aussi reposé que s'il avait dormi comme un nouveau-né. Il prit un robuste petit déjeuner et, toujours flanqué de Justin, se rendit à Montmaur.

Norbert craignait par-dessus tout d'être démasqué mais il ne vit personne qu'il jugeât dangereux. Pas de traces de La Pogne, de la Marquise ou même de Fonterelle – dont il avait appris qu'il avait survécu à la bagarre qui les avaient opposés, il y avait déjà un an. Justin qui avait été envoyé en éclaireur, le lui avait certifié quelques jours auparavant : le contremaître était bien vivant, plus tyrannique que jamais. Cette révélation l'avait laissé de marbre : dans le fond, il se réjouissait de n'être pas un meurtrier, cependant, il n'y avait aucun doute que le contremaître avait dû, d'une manière ou d'une autre, avertir sa patronne de l'incident. Il était donc impensable que Ninon la Mort n'eût pris ses précautions. Et la première – du moins c'est ce que Norbert aurait fait – aurait été d'éloigner son Antoine. Augustin Cronfestu lui avait jadis longuement parlé du repaire de Chatou... En cas d'échec, ce serait probablement là qu'il faudrait se rendre.



Norbert confirma son inscription au milieu d'une cohue invraisemblable, comme si tout ce que la province comptait de curieux ou de désœuvrés s'était invité au tournoi. Des exclamations de la foule punctuaient l'arrivée de chaque joueur : "Un prétendant, laissez passer !" et la foule scrutatrice s'écartait pour laisser place à un homme, toujours vêtu de blanc comme la discipline l'exigeait. L'homme, muni d'une raquette qui était scrupuleusement examinée par les organisateurs, devait décliner son identité, son origine et la raison pour laquelle il concourait. "Je suis Bernard Sottiaux, d'Amiens en Picardie, et je viens pour remporter le tournoi !" À ce moment, un héraut en grand costume frappait sur son tambour et d'une voix de stentor, annonçait : "Bernard Sottiaux, d'Amiens en Picardie, est venu pour emporter le tournoi !". S'ensuivait alors une exclamation de la foule et les hurlements des preneurs de pari, qui s'égosillaient comme des vendeurs de bestiaux : "Deux livres sur le Picard, à cinq contre un !" À quarante reprises, le même manège se répéta. Certains étaient venus de loin, comme un certain Attila Bayouszch, de la ville de Prütmaszcher, en lointaine Hongrie, remarquable à ses longues et terrifiantes moustaches pointues, qu'il portait à la mode valache.

"Je suis Arsène Rebuffat, de Luc en Vivarais, et je viens pour remporter le tournoi". Norbert s'était mordu la langue pour ne pas rajouter "et récupérer mon fils". Cependant la foule enthousiaste ne l'eut pas entendu, car on venait d'annoncer l'arrivée des célèbres Bastiaen Boding van Stamper, de Bruxelles, et de Sir James Fortescue, duc de Glenfyfy, incontestablement les deux meilleurs joueurs de leur époque.

Les deux joueurs parvinrent à la table d'inscription bras dessus bras dessous, un sourire aux lèvres, contemplant avec une morgue mal rentrée leurs futurs adversaires, persuadés qu'ils étaient de se retrouver pour la finale.



Une heure plus tard, déjà, les rencontres commençaient. En raison du grand nombre d'inscrits, il avait été décidé que le tournoi se déroulerait sur trois

journées, la troisième étant exclusivement réservée à la finale. Les parties se donnaient dans la salle du village, à deux pas du château.

Encore aujourd'hui, la rue principale de la bourgade s'appelle la rue du jeu de paume et l'on peut contempler l'admirable architecture de la bâtisse, une grande halle de briques stucquée d'ocre et charpentée de pierres bleues, de style Renaissance. Le rez et le premier étage sont aveugles mais, à une hauteur de cinq mètres est disposée une longue série de fenêtres destinée à faire entrer la lumière dans la salle. Juste en dessous des fenêtres, des trous quadrangulaires sont espacés dans la façade : c'est là qu'on disposait les madriers sur lesquels on posait, à l'occasion des tournois, un plancher amovible, de sorte que les spectateurs malchanceux et non sujets au vertige pouvaient suivre la rencontre de l'extérieur. Les plus chanceux et les privilégiés pouvaient eux accéder à l'intérieur du bâtiment.

Il s'agissait d'une grande salle rectangulaire pavée de carreaux de terre cuite, coupée en deux par un filet, et dont trois des bords étaient doublés d'une galerie munie d'un toit. Les galeries étaient protégées par des grillages (puisque les deux joueurs pouvaient faire rebondir leurs balles à peu près où bon leur semblait) : c'était dans cet espace que les spectateurs se pressaient avec délectation.



Lorsqu'il pénétra dans la salle pour son premier match, il était aux alentours de la mi-journée. Norbert crut qu'il allait étouffer. Il faisait là-dedans une chaleur de fournaise, qui faisait fermenter les puanteurs emmêlées de la sueur, de la crasse et de la nourriture vendue par les camelots. L'air vicié était rare et poisseux. Avant même d'avoir tapé sa première balle, Norbert était en nage.

Pour sa malchance, le sort lui avait désigné Bastiaen van Stamper comme premier adversaire. Il savait qu'il n'en aurait très probablement pas d'autre

mais il décida de jouer sa chance crânement. Avant tout, se disait-il, il faut récupérer le service.

Norbert n'en eut jamais l'occasion. Tout pittoresque qu'il était, son adversaire brabançon, qui ponctuait chacun de ses coups d'expressions aussi inusitées qu'incompréhensibles – même Norbert qui pourtant, parlant le thiois de Nieuport, n'en percevait qu'une partie (n'avait-il pas clamé, ce Bastiaen, quelque chose comme endaninakass ?), ne lui laissa aucune chance. Norbert tapait à droite, il renvoyait sur la gauche, Norbert jouait court, il frappait long. La messe fut dite en l'espace d'une demi-heure.



À sa décharge, Norbert n'était pas à sa partie. Sans cesse à la recherche d'un visage ami ou ennemi, il avait du mal à se concentrer sur le jeu. Mais il ne reconnaissait personne. Où avait-il été rêver que son Antoine serait parmi les spectateurs ? Comme si Ninon n'avait eu besoin de le séquestrer ou de le mettre en sécurité ailleurs ! Et elle, d'ailleurs, où était-elle ? Nul ne le savait. D'ordinaire, la châtelaine de Montmaur ménageait ses effets : lors de ses apparitions publiques, il pouvait advenir que ce n'étaient pas moins de cinq personnes, vêtues absolument à l'identique et de taille semblable, qui apparaissaient (soit un grand tricorne rehaussé de quatre plumes d'autruche teintées en rouge posé sur une tête masquée). Aujourd'hui, personne. Pas de marquises à l'horizon, pas de masques reconnaissables.

Et pourtant, Norbert sentait qu'il y avait quelque chose... Oui, il pressentait qu'il y avait quelqu'un quelque part, qui le regardait jouer. Il ne savait pas pourquoi mais il était certain que son intuition était bonne. Cette attente acheva de pourrir sa concentration, déjà défaillante.

On en vint à la dernière balle. Bastiaen van Stamper s'apprêtait à servir – il avait déjà posé son éteuf en travers du manche de sa raquette – lorsque l'attention de Norbert fut attirée par un bruit derrière lui. Ce bruit provenait de la galerie à sa gauche. C'était quelque chose de semblable au bruit d'une

chaise tombant à terre, suivi d'une courte cavalcade. Bientôt, il vit remuer le filet qui séparait l'entrée de la galerie du court en lui-même, et il vit un garçonnet qui se ruait dans sa direction en criant : "Papa" !

Courtoisement, face au spectacle qui s'offrait à lui, Bastiaen van Stamper suspendit son geste. Il attendait, avec une moue amusée, la fin de l'embrassade. Les spectateurs contemplaient également ce tableau et, bientôt, quelques applaudissements fusèrent. Ceux-ci étaient moins dus à l'émotion qu'aux mimiques de van Stamper, qui s'amusait de la scène, faisait mine d'attendre, puis de s'appuyer sur sa raquette, enfin de s'endormir.

Pour Antoine et Norbert, en revanche, le temps ne se faisait pas long. Lorsque van Stamper rompit le charme des retrouvailles d'un rugueux "Et alors, papa, ça vient ?", Norbert, tenant son fils par la main, alla le saluer. Il assura son adversaire que jouer contre lui avait été un honneur, et qu'il se tenait à sa disposition pour une revanche puisqu'en l'occasion, il lui laissait la victoire. Puis, sous les yeux du joueur ébahi, Norbert abandonna la partie. "C'est mon fils, hurla-t-il, nous rentrons à la maison".

Norbert fendit le rang des spectateurs, sortit du tripot. Personne ne s'opposa à leur fuite. Rendus dehors, le père et son fils se noyèrent dans la foule. Au moment précis où ils disparurent, un incident surgit, qui ajouta encore au tumulte : un des planchers adossés à la façade s'effondra brusquement, jetant à bas tous ceux qui s'y trouvaient. Ce fut un mouvement de panique brusque et effroyable. Heureusement pour eux, Norbert et son fils étaient déjà hors d'atteinte. Ils furent emportés par la vague, qui les déposa presque à l'entrée du bourg. "Si ce n'est pas un coup de chance ! dit Norbert, voilà qui va favoriser notre fuite !".

## Chapitre XV : Le dîner aux chandelles

Vous ne mangez pas ? Ce que je vous ai fait apporter ne vous plaît pas ? Ah, monsieur, j'avais dans l'idée de vous inviter à dîner et voici que je vous retrouve en prison ! C'est la seule manière que j'ai trouvée d'arranger mon projet à la réalité."

Norbert bouillonnait. Il ne manquait plus que cela, la visite de Ninon ! Et cette créature vénéneuse lui donnait du mon cher et avait fait disposer des chandeliers et des mets fins sur la table ! La belle était vêtue d'une robe de soie verte, qui s'accordait avec la couleur de ses yeux émeraude. Norbert ne pouvait s'empêcher de constater que c'était sans doute la plus belle créature qui lui avait été donné de croiser. Comme d'autres sont au premier abord sympathiques, tragiques ou revêches, Christine de Jussieu-Fronsac était désirable : c'était une rose hérissée d'épines, mais toutefois la plus belle rose qu'on eût rêvé de cueillir.



Cela faisait maintenant cinq jours que Norbert tournait en rond dans sa cellule. Celle-ci était pourvue d'une assez large ouverture et aérée car elle avait été prévue pour les prisonniers de marque, ayant assez d'argent pour l'arranger ou recevoir du monde. Depuis son arrestation, il y faisait les cent pas en permanence, interrogeant les gardiens sur les raisons de sa présence, sans succès ; il n'obtenait pas plus de réponse au sujet d'Antoine.

– C'est vous, je suis certain que c'est vous !

– Allons mon cher, ne prenez pas ce ton accusateur. Je suis venue ici dans un geste d'apaisement, ayant appris votre mésaventure. Que ne vous êtes pas fait annoncer au tournoi ? J'aurais pris des dispositions pour une rencontre plus précoce et plus confortable...



– Vous m’avez fait livrer ! Et Antoine ? Et pourquoi m’a-t-on saisi et jeté aux fers ?

– Aux fers, aux fers ! Ceux-ci sont bien doux, avouez-le, et n’allez point trop vite, Monsieur Lachassaigne ! ou Monsieur Rebuffat... Car il faut reconnaître que vous êtes une personnalité multiple et déroutante. Une question à la fois ou j’aurai du mal à vous suivre ! J’imagine que c’est pour la même raison que la Justice a usé tant de temps à retrouver le responsable du drame de Saint-Bernardin. Ah, Monsieur, on peut dire sans exagérer que vous avez alors mis jusqu’au Saint-Siège en grand émoi ! Vingt-trois moineillons partis en fumée, le même nombre rendu à l’apparence du lépreux ou du paralytique, vous rendez-vous compte de la perte générale, et pour la noble institution en particulier ?

– Madame, je...

– Il suffit, dit Ninon. C’est moi qui parle, vous aurez la parole après ! Vous êtes en prison, et non moi, qui seule dispose du moyen de vous en faire sortir !

– Nenni, Madame, bast ou fi, comme bon vous semble. Je suis ici jeté à bas, il ne me reste que la parole, je la prends. Si mes questions vous gênent, sortez au moment des réponses, je me les ferai tout seul. Et quant à en sortir, j’en fais mon affaire. Je n’ai rien à voir avec l’incendie de l’abbaye. Cette vieille bâtisse tombait en ruine, c’est un accident ! Et est-ce de ma faute si les moines sont par nature et par nécessité dociles au point de se prendre véritablement pour les moutons du Seigneur ? L’un saute, les autres suivent ! Franchement, madame, si le père abbé eût été moins avare ou plus avisé, aurait-il parsemé son abbaye de couchettes improvisées, faites de paille et de bois ? C’est un regrettable accident et je n’y suis pour rien. Je n’aurais pas de mal à me défaire de ces accusations sans fondement lorsque j’aurais été présenté à un juge...

– Vraiment ? Vous croyez ? C’est sans doute faire fi de la réalité... La Justice, c’est une lourde et terrifiante machine, qui s’ébroue sans prévenir et choisit la direction qui l’agrée, broyant tout sur son passage, à l’image de ces éléphants que l’on voit en l’Afrique. La question est souvent moins de rendre la justice

que de l'arrêter. Vous êtes-vous déjà mis en travers du passage d'un de ces pachydermes ? Les Romains s'y sont cassé les dents avant vous, la littérature en est pleine, vous semblez avoir beaucoup lu, vous ne me démentirez pas. Or je vous affirme que votre cas est jugé d'avance : la Justice a besoin d'un coupable et vous a choisi comme tel, donc vous l'êtes ! Rome a parlé, la cause est entendue !



Norbert prit quelques secondes pour réfléchir, puis reprit la parole.

– Que me voulez-vous ? Où est Antoine ? Et qu'avez-vous donc de si important à me proposer ? Vous n'êtes pas venue céans pour mes beaux yeux !

– Il faut reconnaître que les yeux ne sont pas ce que je préfère chez un homme, répliqua malicieusement Ninon. Mais disons que j'ai quelques appuis et que je dispose d'informations propres à vous disculper ou vous confondre, selon la voie que vous choisirez. Ah, monsieur, que souhaitez-vous ? Souhaitez-vous vous placer en travers du chemin du pachyderme ou éviter sa trajectoire irrésistible ?

– Je ne crains pas les éléphants, madame. J'attends le mien avec une résolution pareille à celle des légionnaires de Scipion. Ah certes, oui : votre alternative est claire, mais il y a une autre possibilité...

– Et laquelle donc ?

– Ouvrir les rangs, laisser passer la bestiole, l'encercler, la harceler de traits et, sans qu'elle en prenne conscience, lui mettre les tripes à l'air, comme firent les légionnaires à Zama !

– Certes. Mais encore faut-il avoir les moyens de fuir au moment où la bête s'effondre. Vous n'êtes, ce me semble, pas en position de le faire...

– Je dispose d'argent !

- Que nenni mon cher, vous n'en avez plus miette : la Justice a placé vos biens sous séquestre, vous êtes sans ressource, sans le moindre sol ! Heureusement somme toute que vous avez le soutien irréfragable d'une marquise !
- Une marquise, parlons-en ! Un pirate qui se cache sous les dehors respectables de la noblesse !
- Ces jours sont loin déjà, fit la marquise d'un ton rêveur. C'était un autre temps. Je fus certes au contact de la flibuste, mais sans plus et contre mon gré : c'est le destin qui m'avait placé entre leurs mains. Lorsque j'en suis sortie, j'ai repris mon prime état.
- Vous pensez que tout va très bien, vous errez en votre jugement. Je dispose, Madame la Marquise, d'assez d'éléments pour vous confondre. Et vous serez jugée de surcroît pour enlèvement d'enfant !
- Monsieur Lachassaigne, vous n'y êtes point du tout ! Vous voilà accusé d'un crime affreux, soit avoir réduit la très prestigieuse et lucrative abbaye de Saint-Bernardin en cendres, expédiant au paradis la fine fleur de son haut clergé, et vous imaginez distraire un juge avec une affaire d'enfant dérobé ? Vous ferez rire avant que l'on vous pende !



Norbert baissa la tête. Cette maudite bonne femme avait sans doute raison. Cependant, si elle était venue, c'était forcément parce qu'elle voulait s'assurer de quelque chose, ou le lui demander. Il valait sans doute mieux se taire et attendre de la voir dévoiler son jeu, voire faire mine d'y entrer.

- Je me rends à ce que vous me dite et vous écoutez désormais avec la plus vive attention...

De son côté, la marquise de Jussieu-Fronsac jouait serré également. D'une part, elle craignait malgré tout de voir ses activités interlopes révélées – car elle serait pour le moins inquiétée et n'aurait d'autre choix que de les arrêter,

d'autre part, tout godelureau qu'il était, Norbert avait été l'ami de Triviers – qui d'autre que lui pourrait la mener au trésor ?

– J'ai mis du temps à comprendre certaines choses. Je sais qui vous êtes, je sais que Veyrand nous a tous bernés. En quelque sorte, nous avons subi le même sort, non ? Ah, Norbert – permettez-moi cette fantaisie, il me plaît de vous désigner par votre prénom, à la manière des corsaires ! – ah Norbert, nous n'avons d'autre choix que de faire la paix et dissiper les malentendus. Je vous confesse bien volontiers que ce n'est pas exactement pour vos beaux yeux que je suis là. Il m'a fallu de savantes manœuvres pour y arriver, savez : j'ai graissé la patte à tout ce que Gap contient de puissants. On peut même dire que j'ai donné de ma personne ! Donc je peux vous faire sortir discrètement. Nous verrons plus tard pour votre pactole mais je vous garantis de vous faire évader sur le champ ! À moins que vous ne préfériez dîner auparavant ? Je vous accompagnerais volontiers dans ces agapes, je me sens soudain en appétit, et vous convaincre à quel point mon cuisinier, maître Jean le Sylpho, réussit ses terrines !

– Ceci ne m'éclaire nullement sur ce que vous voulez de moi...

– À proprement parler, peu, car je fais appel à la science du médecin que vous êtes. Je m'inquiète fort pour Antoine : il refuse pour ainsi dire de s'alimenter. Vous êtes son père, non ? J'en suis sûre maintenant. Il faut que vous m'accompagniez et que vous le rameniez à la raison, sinon il va se laisser dépérir. Or s'il mourait, j'en mourrais également.

– Vous avez tenté de m'occire, vous avez enlevé mon enfant et vous venez me demander, comme si de rien n'était, d'échapper à un procès que j'attends de pied ferme... Et le tout pour le bien d'Antoine ?

– Mais que pouvais-je savoir qu'il était vôtre ? J'errais depuis des années à la poursuite de mon fils, je le retrouve, on me l'assure : j'ai repris mon bien en toute logique. Vous auriez fait de même ! Et c'est ce que vous avez fait, d'ailleurs ! Ce n'est qu'après que j'ai compris. Et je vous attends depuis plus d'un an ! Et que faites-vous dans l'intervalle ? Vous vous laissez sans doute

convaincre par Triviers que je suis la dernière des créatures, sous semez la désolation dans les lieux les plus éminents de notre Sainte Mère l'Église, vous assommez mon factotum, vous vous prêtez à des machinations insensées, vous vous inscrivez dissimulé sous je ne sais quel nom au tournoi que j'organise ! Vraiment, n'eût-il pas été plus commode de vous faire annoncer autrement ? Vous seriez simplement venu... Ah, ouvrez les yeux et votre cœur, Norbert, je ne suis pas celle que vous croyez. J'aime Antoine comme si c'était mon fils et je ne veux que son bien. Il n'a jamais été maltraité, que du contraire, d'autant que je le croyais mon fils ! Et vous êtes son père ! Je vous dois un aveu : voilà quelques mois que j'ai retrouvé votre trace, il était dans mes intentions, le tournoi achevé, de faire le voyage de Marseille pour vous y retrouver, en compagnie d'Antoine ! Il ne rêve que de vous revoir...

– Asseyez-vous, madame, nous causerons mieux.

– Vous avez raison ! Nous sommes à Gap et il faut donc consommer, répondit la Marquise dans un large sourire.

Norbert sourit et s'assit. Il y avait du Cronfestu dans la saillie de Christine de Jussieu-Fronsac, c'était évident. Norbert aimait déjà son répondant.



On parlait de quelque chose mais Norbert ne savait plus de quoi. Distrain par la beauté, il ne pouvait s'empêcher de relever les détails qui rendaient la jeune femme si désirable. On l'eût dit faite pour les étreintes. Elle avait les épaules larges, était robuste sans être forte, hâlée comme une paysanne, souple comme une liane, avec quelque chose de Flora dans le regard, la Méditerranée en plus... rien à voir avec les blanchâtres et étiques créatures de la noblesse ! Elle devait détoner dans les salons !

– Je vous trouble, n'est-ce pas ? je connais les hommes ! Ce merveilleux breuvage ne vous monte pas à la tête ? Il me semble qu'il fait si chaud dans cette cellule... Allons, Monsieur Lachassaigne, nous disposons de si peu de temps. Vous êtes libre si vous le voulez.

Libre, Norbert savait que ce n'était pas le cas, en cellule ou à Montmaur. Mais le jeu en valait la chandelle.

– J'accepte, Madame. Sauver Antoine m'est essentiel et vous m'apparaissez considérer son destin sous l'angle d'une mère, cela ne peut que me renforcer dans cette détermination.

– Vous savez que vous pouvez me tutoyer ? Je m'appelle Christine...

La marquise se leva à son tour. Elle s'approcha de Norbert et le prit par le bras. Et le pacte se conclut sur un baiser furtif et sur cette phrase en apparence si banale en son impératif :

– Suivez-moi.

## Chapitre XVI : Faire l'amour

**S**arda comment, dis-tu?”

Les deux amants nus étaient couchés sur le lit. L'homme s'érigea, et avec le sourire né des satisfactions reçues et la certitude des suivantes, juste après avoir déposé un baiser goulu et sonore sur le ventre plat et ferme de la femme, proposa :

– Sardanapale. Triple renversement à la Sardanapale. Bien mieux que la brouette javanaise ! Tu veux essayer ?

La femme, caressant pensivement du majeur droit le dessin d'une tête de mort entrelacée de deux roses qui ornait le flanc de son sein gauche, ne bougea pas autrement que par ce frémissement lent puis tout à coup, elle tourna son regard vers le mur. Ce n'était pas pour y contempler une des nombreuses petites peintures qui y étaient accrochées : la manière dont elle prit quelques secondes avant de répondre trahissait plutôt un besoin de vide. Norbert ne s'en aperçut pas. Son œil était fixé sur le plus beau cul qui lui avait été donné de contempler, rivé sur le creux parfait que faisait le dos, comme tapi au pied d'une dune. Norbert y posa la main : la peau était chaude et élastique, la taille fine, les fesses rebondies. Norbert laissa crapahuter ses doigts jusqu'au double poinçon, comme s'il voulait d'une seule main mesurer l'intervalle qui les séparait l'un de l'autre.

– Oh non, demain peut-être, là je suis si lasse.

– Moi non, regarde !

Ninon se retourna et sourit à son amant. D'une voix dévastée, elle dit :

– Oui, c'est gentil, mais ce coup-ci, ça ne me fait rien. C'est comme ça, je ne puis l'expliquer, mais ça ne me fait rien.

– Tu vas bien ?

– Oui, je n'ai plus envie, c'est tout.

Norbert se recoucha et vint se lover contre les flancs de son amante. Il n'avait pas encore tout à fait abdiqué. Il voulait surtout lui faire sentir sa vigueur. Il sentit que son sexe était chaud sur la peau chaude et l'enlaça tendrement.

– Mais comment peux-tu dire ça, c'est si bon !

– Je ne sais pas, c'est comme si j'avais envie de pleurer tout le temps. Je suis comblée d'être avec toi. J'aime ton corps, ton odeur, le son de ta voix. Quand j'y pense, c'est le désir de toi qui me vient. Et pourtant, sans que je sache pourquoi, je n'ai plus envie. Oh, Norbert, rien que de pouvoir le dire, je suis bouleversée. Peux-tu me serrer dans tes bras ? Je me sens si seule.

– Mais je suis avec toi !

Ninon prit encore quelques secondes avant de répondre.



– En es-tu vraiment certain, Norbert ? Pourquoi es-tu venu ici ? Pour moi ? Nenni, ma foi, comme diraient les Francs-Comtois. Tu es venu pour ton fils. Je ne suis tout au mieux pour toi qu'une distraction, Norbert, une simple distraction. D'ailleurs, que me demandes-tu ? Mon corps, Norbert, tu ne veux que mon corps. C'est la seule chose qui vous intéresse, vous les hommes !

– Mais...

– Tu ne me connais pas, Norbert, de moi que sais-tu ? Rien. Ne le nie pas. C'est la vérité : tu ne sais rien de moi. Triviers t'en a dit, tu t'es figuré des choses ; tu connais Ninon la Mort, tu fréquentes désormais la Marquise de Jussieu-Fronsac, tu m'appelles Christine ; maintenant tu t'imagines me posséder parce que je t'offre mon cul. De quel cul s'agit-il, Norbert ? Et qui possède qui, Norbert, qui possède qui ? Penses-tu que cette question signifie quelque chose ?

– Je ne sais pas si la question veut dire quelque chose. En tout ça, si tu voulais couper mes élans, c'est une réussite... dit Norbert d'un ton qui trahissait son



ébahissement. Posséder quelqu'un, cela veut dire quoi ? Quand je baise, je ne possède pas : je baise, c'est tout ! Ai-je mal fait quelque chose ? Ai-je dit quelque chose qui t'a blessé ? Une maladresse du corps ou du verbe ?

– Norbert, c'est ce que je disais, enfin...

– Ah, Christine, tu m'agaces, quel est le problème ?

– Ce n'est peut-être pas posséder qui compte ; peut-être que ce qui compte, c'est offrir. Et pour l'amour, il faut que chacun des deux s'offre à l'autre, entièrement, pareillement, symétriquement. Du moins est-ce mon idée. Ce n'est pas une question de consommation ; il ne s'agit pas uniquement de plaisir ou de gastronomie. Tu ne te figures pas, j'espère, que je ne compte plus mes amants ? Tu n'es pas le premier et tu n'es pas le meilleur ! J'aime les hommes et le plaisir, Norbert, et tu viens tout gâcher. Personne ne m'avait jamais vue si dénudée. Tu me consommes, je te consume, mais nous sommes seuls à table, chacun de notre côté...

– Ah ça, je peux affirmer le contraire ! Et si tu veux que je te consume, ma bouche peut t'offrir d'autres plaisirs...

– Cesse de plaisanter, Norbert, je ne vais pas le supporter...

– Pfft, Christine, que vas-tu te figurer ? Je ne comprends rien à ton propos !

– Je pressens le malentendu, Norbert. Tu fais semblant d'oublier qui je suis. Pourquoi, je n'en sais rien. Peut-être veux-tu filer en douce avec ton fils et me joues-tu la comédie ? Je me méfie. C'est trop. Tu ne prends pas la mesure : tu dis que je suis gentille. Je ne suis pas gentille, Norbert, je ne suis pas gentille du tout ! Je pourrais sauter du lit, me saisir d'un poignard et t'égorger comme un goret. Tu te figures, ça ? Tu sais que c'est vrai, pourtant. J'ai voulu ta mort.

– Je te fais confiance. J'ai vu combien Antoine, s'il se dépérissait de mon absence, te sait gré de m'avoir appelé et qu'au fond, il t'aime et que tu l'aimes, peu importe si cet amour est né d'une méprise ou d'une violence. Comme si l'amour n'était pas parfois méprise ou violence ! J'ajoute que tu m'héberges, me dorlotes et me câlines. Et tu voudrais que je te dise méchante ! De toute manière, si tu voulais m'éliminer, tu aurais pu le faire avant. Tu as essayé, d'ailleurs, jadis et naguère, je te le rappelle ! Que peux-tu attendre d'autre que moi, je me le demande bien, en vérité. En attendant que ma fortune me

revienne, je suis pauvre, on m'a mis à la place de saint Job, je dépends de toi, et tu voudrais que je prenne la fuite, et pour aller où, nom de Dieu ?



– Mais j'ai tué Norbert, et j'ai vu tuer! Je vis dans un château dont les douves sont remplies du sang de ceux que j'ai fait tuer, et j'y vis seule ! C'est comme une malédiction. On m'a volé mon enfant, Norbert. Cela, tu peux le comprendre. Et ne vas pas t'imaginer quoi que ce soit ! Henri n'était pas l'enfant de l'amour. Ce porc, ce pourceau, cet étron de La Buse, c'est lui qui m'a forcée, Norbert, tu comprends ? Moi, je me demandais si j'étais amoureuse de lui, et lui, il m'a forcée. Et je ne te dirais pas que c'est l'acte de naissance de Ninon, ce serait faux. Je n'ai jamais cherché à me venger de ça. Il en avait l'occasion, il l'a saisie, qu'attendre d'autre d'un flibustier ? Non, Ninon était là avant, Norbert, bien avant, cela ne m'a fait ni chaud ni froid. J'ai attendu qu'il finisse en m'arrangeant pour que les choses aillent vite. Je savais comment faire, Norbert, ce n'était pas le premier, et ce n'était pas la première fois !

– Mais je ne vois pas le rapport. Nous sommes au lit, à deux. J'ai retrouvé mon fils, j'ai passé des moments divins dans tes bras, je ne peux rien espérer de mieux. Moi, je voudrais que ce moment durât toute l'éternité.

– Ah non, s'il te plaît, épargne-moi le prêchi-prêcha et les phrases. Tu n'es pas Ronsard ! À combien de femmes les as-tu déjà dites, Norbert ? la partition doit être bien connue ! Combien, dis, combien ?

– Euh...

– Combien ?

– Mais comment ça, combien ! Tu veux un chiffre, je ne compte pas, figure-toi... Allez, calme-toi...

– Mais je suis calme, hurla Ninon. Parfaitement calme !

– Certes. Bon, je crois que j'ai compris. Tu n'es effectivement pas très gentille...

Norbert n'obtint pas de réponse. Il attendit quelques instants et tenta d'enlacer Ninon. D'un coup de coude, elle le repoussa.

– Pardonne-moi. Je ne sais pas ce qui me prend. C'est à cause d'Henri. Mon fils est mort, je ne le reverrai jamais. Pourquoi faut-il donc toujours que j'y pense quand un bonheur me prend ? Je voudrais m'ouvrir le ventre pour me punir... Et toi, tu viens et tu gâches tout...

– Qu'ai-je donc à voir avec ton malheur ? Et fut-il pas complet, ce malheur ? Pourquoi dès lors refuser ce qui s'offre à toi ?



À ce moment, Ninon se releva comme si elle avait été piquée par une abeille. En une fraction de seconde, elle fut à ses vêtements, dont elle tira un petit poignard. Elle vint le placer à la pointe du menton de Norbert. Celui-ci, sans se départir de son calme, poussa délicatement son poignet, de sorte qu'il n'était plus menacé par l'arme. Ninon fit un saut en arrière et revint, toujours aussi sagement, à la position debout. Elle se tenait nue devant Norbert. Celui-ci, ébloui, n'avait pas mesuré le danger, tant il était à l'admirer. À ce moment précis, il eût donné le monde pour une étreinte. Il ouvrit les bras en signe d'apaisement et d'invitation.

– Je te déteste, tu m'entends, je te déteste ! Fous le camp ! Décampe ! Retourne dans la chambre rose ! Ce soir, je dors seule, proféra Ninon.



Ulcéré, humilié, Norbert obéit à l'injonction et quitta la pièce sans se retourner. Dans la chambre, la tête dans les mains, Christine pleurait à chaudes larmes. Ainsi finit une histoire d'amour qui n'avait, en réalité, jamais commencée.

Il sembla à Norbert que les larmes de Christine étaient la manifestation suprême de son égoïsme, elle pleurait sur elle-même et c'était tout. L'illusion qu'il avait eue, qu'au fond ils pourraient s'aimer, lui apparut tel un mirage trompeur.

Aimer Christine, c'était pactiser avec Ninon. Cela revenait à dompter une panthère, certes la plus belle d'entre toutes, mais la panthère est un animal sauvage et féroce, et pour l'appivoiser, il s'en rendait à présent compte en ouvrant la porte de la chambre rose, il aurait fallu un miracle que seul un amour sincère et paisible aurait pu amener. Il avait cru, l'espace d'un moment, à cette douce chimère. Avec une autre, peut-être, quelque part, en un autre temps, s'il était encore capable d'aimer, pourquoi pas, mais en l'occurrence, il ne pouvait plus confondre amour et attirance. Cela ne serait pas suffisant.

Norbert se mit au lit en échafaudant mille stratagèmes d'évasion et de conquête. Cette fois, son plan se déroulerait sans anicroche. Un jour, il serait libre et aimé. Un jour, puisqu'il aurait l'amour, il serait heureux, et l'espérance lui permit de s'endormir tranquillement (ceci d'autant qu'il avait verrouillé la porte et déplacé un meuble pour la caler). Il allait faire de beaux rêves. Dans les choses de l'amour, on peut s'attendre à tout, même à ce qui touche au miracle.

## Chapitre XVII : Retour projeté à Étrépiigny

Norbert se glissa sans bruit dans la chambre de son amante. Il fallait n'être vu de personne, pas même d'Antoine. Il passa la porte qui séparait le petit cabinet de la chambre et se retrouva dans le bureau de Christine de Jussieu-Fronsac. Dans la bibliothèque, il actionna le petit mécanisme qui donnait accès au faux-fond du meuble. Mais l'espace était vide. Norbert referma la petite trappe. C'est seulement après tout ce manège qu'il s'aperçut que les deux lettres étaient posées sur la table, avec les trois manuscrits. Norbert les lut rapidement. C'étaient bien les indices du trésor, tels qu'Augustin Cronfestu les lui avait détaillés.

*Prime du Triangle gravir le Grand Morne  
Poser deux Pieds crochus sur la Montagne de la Pichelotte.  
Féconds sont Tierce et Sixtes, et la Dîme enrichit.*

*En second vient du Trio qui va à l'essentiel.  
Voguer trois mois pluvieux vers Hispaniola fontaine de la Richesse.  
Le second et septième séduisent la Fortune.*

*Joins-y les deux premières dissipe le Néant  
Creuses des tombes sinistres à répéter Mort de l'Amour.  
Ad libitum restent la prime et quarte.*



Norbert ne put s'empêcher de sourire à la lecture. Il savait comment les déchiffrer et reconnut dans l'énigme la malice de son ami disparu. Dans les derniers jours de sa vie, Cronfestu lui avait narré la confection des manuscrits, en compagnie de son père, le chevalier de Grammont, peu de temps avant sa disparition.

– Nous n'allons pas tarder à savoir si la loyauté de Veyrand est telle que nous le croyons, avait-il déclaré d'un ton satisfait. Cette petite chose pourrait bien l'activer dans un sens intéressant. Et je donne tous mes avoirs si je n'ai pas

raison...

– C’est impossible, général, Veyrand ne trahirait jamais. Je me porte garant de son honneur.

– De manière générale, je t’invite à ne jamais te porter garant de l’honneur des autres, avait répondu Grammont dans un sourire entendu. C’est le tien que tu joues, sans aucune carte en main.

Il avait fallu des années à Cronfestu pour reconnaître que son père avait raison. Grammont avait disparu trop tôt pour confondre son lieutenant, mais le stratagème était resté en place et avait produit ses effets.



Cependant, ce n’étaient pas les trois manuscrits qui intéressaient Norbert. Il n’avait rien à y apprendre. La réponse à ses interrogations devait se trouver dans les deux lettres.

La première qu’il lut était un bout de parchemin maladroitement encre, à l’écriture confuse et au français hésitant. La missive ne semblait pas avoir de destinataire. On y apprenait la mort de Veyrand, supplicié à la planche, et les raisons pour lesquels deux des manuscrits étaient joints à l’envoi.

La seconde était la plus importante. Elle était écrite de la main même de Tape-à-Gaille. Tremblant un peu, à l’affût de tous ses sens, Norbert en entreprit la lecture.

*Madame,*

*Je ne sais en quelle disposition d’esprit envers lui cette lettre vous trouvera mais je me dois de vous annoncer – si vous l’ignoriez encore – le décès de René de Triviers.*

*Monsieur de Triviers m’a chargé de vous transmettre certaines affaires qu’il avait cru bon de vous confier en héritage, affaires qu’il tenait lui-même de son père, le chevalier de Grammont et dont je ne pourrais vous éclairer que de vive voix. Si d’aventure vous avez une idée de ce qu’il est advenu à l’homme qui*

*l'accompagnait, je vous demande de le prier de se joindre à vous. Je me tiens à votre disposition en mon domaine d'Étrépigny, non loin de Charleville. Je vous prie de garder la plus grande discrétion sur cette affaire. Faites vite car mes jours sont comptés.*



C'était bien cela. Tape-à-Gaille avait respecté scrupuleusement les instructions, et la lettre qu'il avait envoyée à Ninon la Mort était mot pour mot celle qu'il avait rédigée. Ninon était tombée dans son piège. Il avait réussi ! Son plan était infallible, il avait eu tort de douter de son ingéniosité.

Ninon avait reçu les deux lettres et les manuscrits quelques jours auparavant. Norbert était en sa compagnie lorsque le coursier était arrivé. La jeune femme les avait fait disparaître prestement, après l'avoir assuré sans qu'il ne lui demandât rien qu'il s'agissait de documents relatifs à ses propriétés. Elle avait donc menti.

Le soir, tandis qu'ils dînaient, Norbert avait évoqué le courrier sans succès. La marquise avait éludé. Elle avait parlé de ses projets, de ses rêves d'enfant. Norbert avait acquiescé à tout, promettant monts et merveilles, mettant à profit toutes les ressources de son éloquence et son imagination. Il avait roucoulé comme jamais, sans croire un mot de ce qu'il disait ou entendait. "Patience, se disait-il, je trouverai sans doute un moyen de foutre le camp, avec Antoine. Il y a bien un moment où l'appât du gain fera sortir cette vermine de son repaire. Je sais que je peux compter sur la passivité de La Pogne, il n'osera jamais me toucher. À un contre une, j'ai quand même une chance. Au pire, Tape-à-Gaille m'aidera dans l'entreprise, si elle arrive à Étrépigny."



Revenue au château, la belle marquise s'engouffra dans le vestibule de l'entrée secondaire. Elle prit le chemin de la grande salle d'apparat et jeta un coup d'œil par la fenêtre. Norbert, La Pogne et Antoine jouaient au ballon dans le jardin : elle avait quelques instants de tranquillité.

Ninon monta dans ses appartements. Elle vit aussitôt que quelqu'un y était entré en son absence, car l'imperceptible couche de cendre qu'elle avait disposée devant la porte avait été piétinée et, dans son bureau, les cheveux qu'elle avait disposés sur les lettres et les manuscrits n'y étaient plus. Ce ne pouvait être que l'œuvre de Norbert. Un sentiment de colère et de pleine maîtrise envahit la jeune femme : celui-là, elle lui ferait la peau à son heure, mais il pouvait et devait encore la servir.

La soirée fut calme. On mangea, on but, on baisa ainsi qu'à l'ordinaire. Comme de coutume, lorsque Ninon sentit les premiers spasmes du plaisir de son amant, elle plaqua les deux mains sur ses fesses et le fit s'enfoncer encore plus profondément en elle. Son affaire faite, Norbert s'écroula à ses côtés, dans un râle de satisfaction. "Imbécile !" avait-elle pensé à ce moment.

Puis il s'était endormi. Pendant qu'elle le regardait ronfler sur l'oreiller, la belle marquise détaillait les opérations à accomplir, élaborer un plan global et tomber enceinte. La belle marquise avait donc laissé quelques heures de répit à son amant, y trouvant l'occasion de réfléchir à la suite des opérations : primo, déchiffrer ces maudits parchemins ; secundo, neutraliser et faire parler Tape-à-Gaille ; tertio, décider du sort de Norbert dès la grossesse avérée.

Dans cette optique, il lui sembla qu'un départ vers Chatou s'imposait. Elle se rapprocherait de Tape-à-Gaille, pourrait dans l'intervalle sonder les intentions de Norbert – cachait-il quelque chose ou était-il décidément si bête ? – et, enfin, être fécondée. Elle appellerait l'enfant Henri.



Vers les cinq heures du matin, Ninon commença à manifester les signes du désir. Elle tournait et se retournait sans cesse. Norbert sentit la caresse de la peau tiède de son amante. Il pensa qu'il y en avait, quoi qu'il sût de sa partenaire, de plus désagréable et répondit favorablement à cette avance, qui finit dans un baiser. S'ensuivit un quart d'heure de folles cavalcades, qu'il conclut dans le râle de la somnolence.



– Ce n'est pas l'heure de te rendormir, mon chéri, dit alors la marquise. Je voudrais t'entretenir d'un projet.

– Ah ?

– C'est à propos de mes affaires. Certaines d'entre elles m'appellent à Paris. J'y dispose d'une petite gentilhommière à proximité égale de Versailles et de Paris. Que dirais-tu de m'accompagner ? Nous partirions avec Antoine et La Pogne... Il me semble que pour toi, ce serait aussi plus sûr : on parle tout de même assez de cette affaire de Saint-Bernardin. De plus, l'hiver s'annonce et ici, dans cet apparent paradis, ce n'est pas une saison plaisante, nous serions mieux là où le vent du nord ne nous glacera pas, même si celui d'ouest nous amènera de la pluie...

– Pourquoi pas, répondit Norbert, du moment que nous sommes à deux, mon amour, et qu'Antoine nous accompagne. Plus rien ne me retient ici. Et, pour ne rien te cacher, j'ai laissé des affaires en chemin, qui me préoccupent. Ce sont des engagements que j'ai faits à ce bon René, l'honneur m'impose de les assumer.

– Des engagements ? Et quels sont donc ces engagements, Monsieur le Chevalier servant ?

– Ils concernent un manuscrit que nous avons laissé à Beaune, chez un moutardier qui nous hébergeait et dont le fils était moribond. Je le soignai et de la sorte, gagnai la confiance de l'homme, qui accepta de garder l'ouvrage qui nous encombrait et qui faisait peur à Augustin. Je dois le récupérer. Et puis me rendre chez ce vieil ami, qui demeure en un petit village non loin des Pays-Bas. De là, j'ai promis de me rendre à Bouillon, où la presse est libre, pour en assurer sa publication au-delà des frontières. C'est une affaire de peu d'importance mais elle revêt une signification particulière pour moi. Cela ne devrait pas me prendre plus de deux semaines. Après cela, je serai quitte de tout. Si tu veux, tu peux m'y accompagner. On laisserait Antoine à Chatou et nous irions à deux. Je me suis beaucoup amélioré sur un cheval. Tes leçons et celles de ton palefrenier, le bon Christian, ont fait merveille. J'y ai pris goût et je ne ressens plus la crainte de ne pouvoir maîtriser ma monture.

– Je l'admets volontiers, mais où demeure précisément ton ami ?

- Dans un petit village non loin de Charleville, qui porte le joli nom d'Étrépigny.
- Hmm, pourquoi pas ? répondit Ninon. C'est d'accord. Nous irons à Étrépigny.

## Chapitre XVIII : Je t'ai enfin trouvé, trésor !

Norbert ne sut jamais à quel point le voyage entrepris par la marquise de Jussieu-Fronsac lui fut pénible. Elle fut en tout point exquise tout au long du parcours, malgré les incessantes nausées qui l'assaillaient, et la difficulté qu'elle avait à supporter le corset, tant ses seins étaient douloureux. Enfin, elle était enceinte ! Il ne restait plus qu'à attendre un peu, le temps de s'assurer que le bébé était bien accroché... dans l'intervalle, il fallait aller à Étrépigny, faire parler Tape-à-Gaille et mettre la main sur le trésor. Le plus difficile semblait être fait, puisque c'était Norbert lui-même qui lui avait proposé de se rendre chez Tape-à-Gaille. L'imbécile ne se doutait de rien, comme d'habitude. Pour un peu d'ailleurs, la crédulité du benêt l'eût presque rendu touchant.

C'est donc avec beaucoup d'enthousiasme que la Marquise de Jussieu-Fronsac accepta une halte à Beaune, chez le moutardier Tistet Giboulot, où nos deux héros récupérèrent l'encombrant manuscrit du curé Meslier. Ils y furent accueillis comme des rois, et l'on fit un grand festin. Les mets furent si riches et raffinés que la marquise en fut légèrement malade, mais Norbert constata avec un peu de dépit que cette indigestion n'était que passagère.

De là, la petite troupe fila sur Chatou, où ils laissèrent Antoine à la bonne garde de Mathurine, qui n'en demandait pas tant. Cependant, au grand dam de Norbert, son amante refusa de se défaire de La Pogne. "Il est mon garde du corps depuis toujours. Lui vivant, c'est la garantie que j'arriverai saine et sauve dans ton fameux village."

C'était précisément cette certitude qui contrariait Norbert. Mais il eut beau présenter à sa maîtresse à quel point il était sans doute plus commode et opportun de voyager en couple, elle ne voulut rien entendre et le géant fut de la partie. Durant les dix jours qui séparèrent Chatou d'Étrépigny, Norbert tenta de se rapprocher de La Pogne. Ce fut en vain : le monstre ne desserra pas ses mâchoires difformes, pas plus qu'il ne lâcha la bride du cheval de sa

maîtresse. Il se tenait à deux pas d'elle, et passait d'un cheval de trait à l'autre toutes les demi-heures car il était si imposant qu'il épuisait les bêtes prévues pour le transporter. Norbert abandonna l'idée de se débarrasser de la marquise durant le voyage.



Arrivés à Étrépigny, Christine, Norbert et La Pogne furent reçus avec les honneurs par Tape-à-Gaille.

Vieilli, celui-ci semblait absent. “C’est un piège” lui avait glissé Norbert à l’oreille, mais le vieux monsieur n’avait répondu que d’un haussement d’épaules et avait redoublé d’égards à l’encontre de la belle Christine. Il l’emmenait partout, lui faisait visiter tous les recoins de la demeure, sans négliger le jardin ou l’admirable serre qui faisait le bonheur de son vieux perroquet, et l’intérêt de La Pogne, jamais aussi à l’aise qu’au milieu des légumes et des fleurs.

La serre était un curieux bâtiment fait de cadres de bois brûlés, assemblés et sertis de grandes feuilles de verre transparent, qui déformaient à peine les rais de lumière qui venaient les frapper. Bien que l’automne fût déjà avancé, il y faisait encore très chaud et l’air était rafraîchi par une petite fontaine, sorte de vasque dans laquelle s’élevait un jet qui cascadaient dans une succession de coupelles de marbre vert. “C’est l’eau de la Pichelotte, avait expliqué Tape-à-Gaille, nous en forçons une partie du cours, qui nous parvient par un petit tuyau, grâce à la différence de hauteur entre le point d’entrée et cette fontaine que vous voyez ici. De la sorte, du printemps à l’automne, la serre bénéficie de l’eau courante. Nous débranchons le système uniquement en hiver, afin d’éviter que les canalisations gèlent. Et regardez céans : l’eau que nous récoltons s’en retourne à son cours naturel après avoir alimenté le vivier. C’est véritablement très ingénieux. ”

Norbert était au comble de l’agacement : que signifiait cette avalanche de détails, que signifiait cette distance que Tape-à-Gaille semblait mettre entre

eux ? Il regardait le vieillard voûté, penché sur une canne, s'esquinter à dévoiler tous les secrets de son domaine. Sans un mot bien sûr sur le trésor, que Norbert savait se trouver précisément dans les alentours immédiats de la fontaine, comme le lui avait expliqué Cronfestu en son temps. À quel jeu jouait-il ?

Norbert ne tarda pas à se figurer que Tape-à-Gaille avait parfaitement conçu le danger et qu'il jouait la comédie. Il répondait à côté de toutes les questions, passait du coq à l'âne, semblait oublier ce qu'il avait dit quelques instants auparavant, alors qu'il était capable d'évoquer dans le détail des épisodes qui s'étaient déroulés des années auparavant. À deux reprises dans l'après-midi, il se retira pour faire une rapide sieste, laissant seuls ses trois invités.



Le soir, il fit donner un grand repas – seul La Pogne s'abstint de toucher aux viandes – et l'on servit des vins fins – mais ni Norbert ni la Marquise ne parurent pressés d'y goûter. Après des discussions décousues, Tape-à-Gaille évoqua encore les charmes de sa propriété, et la peine qu'il avait à devoir bientôt s'en séparer.

“Je suis à la fin de mon chemin. Tout ceci vous appartiendra bientôt, comme le voulait mon ami Triviers. Ah, Madame la Marquise, c'est un grand contentement pour le vieillard que je suis de suivre les dernières volontés de mon grand ami et de veiller à ce que ses biens vous reviennent. Il y tenait tant. Et je me réjouis de vous trouver en si aimable compagnie, car il avait une très haute estime de votre compagnon, Monsieur Norbert... Norbert...  
– Rébuffat, dit Norbert, Norbert Rébuffat.

– Un nom qui fleure bon sa Provence et le soleil, enfin ! Mais trêve de bavardages, je suis bien aise de vous voir, Madame la Marquise, car nous avons des affaires à régler. Mais peut-être préférez-vous que votre escorte s'éloigne quelque peu ? nous pourrions nous isoler.

– Cela ne sera pas nécessaire. Je ne me sépare jamais de La Pogne. Quant à Monsieur Rébuffat, je nourris pour lui une confiance absolue. J'en réponds

sur ma vie. Vous pouvez donc y aller.

– Bien, donc je voulais vous voir – euh, comment dire ? – oh, et puis fi, allons droit au but. Je sens le froid du soir qui me gagne : il est temps de dire adieu à ce ciel, à ces vieux arbres qui ne me reverront plus, à ces petits oiseaux qui chantent. Je ne veux pas être enterré dans le cimetière de la paroisse ; il est dans un fond, il est froid et humide, et l'ombre de l'église s'étend sur toute sa surface comme un crêpe. Je désire être enseveli dans ma serre, au bord de ce ruisseau dont j'aime l'harmonieuse chanson. Le trou est y déjà à moitié, car c'est là que j'y avais dissimulé le trésor que Monsieur de Triviers m'avait laissé à la garde.

– Il n'y est plus ? demanda Ninon, d'une voix qui ne laissait paraître aucune émotion.

– Ah pour cela, non. Je l'ai mis en sécurité. C'est que, voyez-vous, je n'étais pas sûr de vous revoir de mon vivant. J'avais fait préparer un courrier pour vous, lequel vous informait de l'endroit où je l'avais remisé...

– Mais vous savez que je suis en possession des trois manuscrits ! Pourquoi ce bouleversement ?

– Oh, les trois manuscrits... C'était une face montée par Grammont et Triviers pour confondre l'un ou l'autre. Il ne faut pas être grand clerc pour comprendre que le trésor se trouvait à la fontaine de la Pichelotte. J'ai donc cru bon de le mettre en sécurité.

– À n'en pas douter, vous avez bien fait. Et donc ?

– Ce n'est pas tout, Madame la Marquise, ce n'est pas tout. Le trésor n'est pas celui qu'on croit. En effet, Madame, je puis maintenant vous le révéler, le véritable trésor consiste en un bijou légendaire, qu'on connaît sous le nom de pectoral de Cortès.

– C'était donc vrai ! Moi qui croyais que c'était une invention de mon cher Triviers...

– Point du tout. Grammont a arraché ce bijou à une armada espagnole qui s'en retournait à Cadix. Personne n'en a jamais rien su, en premier le Roi, qui eût certainement réclamé sa juste part dans la prise... C'était une prise trop importante, pensez : des livres d'or et d'argent, des pierres précieuses serties sur tout le pourtour... de quoi s'offrir deux armées ! C'est pourquoi, lorsqu'il

est revenu en Europe, Grammont a dissimulé le bijou dans le tombeau de la seule femme qu'il eût jamais vraiment aimée. Cette dame s'appelait Isabelle de Croÿ-Chimay d'Arenberg. Son corps repose dans la chapelle qui a été construite pour accueillir sa dépouille. Il s'agit d'un petit édifice religieux, à une ou deux lieues de la cité, que l'on appelle la Chapelle Notre-Dame de l'Arbrisseau, car un inconnu y avait planté un tilleul...

– Grammont ?

– Bien sûr. C'est l'arbre qui symbolise l'amour conjugal, avec ses feuilles en forme de cœur.

– Et donc, le trésor...

– C'est là qu'il se trouve. Courez vite le chercher, et revenez-moi avant que j'en aie fini de ce monde !

– Qu'en penses-tu, mon aimé ?

– Ma foi... Si c'était le souhait d'Augustin... Il nous faut aller à Chimay. Le pectoral de Cortès nous attend.

## Chapitre XIX : Et à la fin...

La Marquise de Jussieu-Fronsac avait de plus en plus de mal à cacher son impatience. Trouver le magot de Tape-à-Gaille avait été un jeu d'enfant, puisque Tape-à-Gaille l'avait fait dissimuler sous l'autel de l'ostensoir, mais elle s'était à peine intéressée au contenu du sac qui renfermait le reliquat de Grammont. "De misérables pécunes pour de misérables nécessiteux", avait-elle dit d'un ton sans appel, comme elle refermait le lacet qui en assurait la fermeture. Dédaigneuse, elle l'avait jeté à côté du pilier qui encadrait la porte d'entrée.

Maintenant, elle trépignait sur le damier noir et blanc qui couvrait le sol de la chapelle de l'Arbrisseau. Devant elle, La Pogne et Norbert se relayaient depuis une bonne heure, agenouillés devant leur ouvrage. Ils avaient descellé une grande dalle de pierre bleue, couverte d'une inscription presque effacée par le piétinement des fidèles, et grattaient maintenant la terre battue.

– Eh bien, où en sommes-nous ? Il me semble ne pas voir la fin de l'entreprise !  
Eh quoi, La Pogne, où est donc ta vigueur ?

– Je m'efforce, boss, je m'efforce...

– Mais creuse plus vite, morbleu ! Nous n'avons pas la nuit. Il fait froid et ça pue ici dedans ! À la vérité, je ne me sentirai en sécurité que quittée cette fichue principauté. Le trésor et bast !

– Je crois que je vois quelque chose, dit Norbert, voilà. Nous en sommes à la boîte, il doit s'agir du cercueil.

– Laissez-moi regarder, laissez-moi regarder ! Ah, c'est lui, c'est cela, explosa la marquise. Le pectoral ! Enfin ! Je touche au but. Ouvrez le cercueil, vite !

Les deux hommes se regardèrent. La lumière de la torche jetait une ombre dansante sur les murs de la petite chapelle, qui sentait la pierre froide et humide. L'endroit était inquiétant, mais plus encore la marquise, car l'éclat des flammes luisaient dans ses yeux noirs, y révélant son exaltation farouche, ainsi toujours qu'à l'heure du crime.





Avec précaution, Norbert ouvrit la boîte. Un spectacle lugubre s'offrit à lui : une momie aux yeux cavés semblait dormir, avec une grimace de mandibules décharnés. Il ne restait pour ainsi dire rien de ce qu'avait été autrefois le beau visage d'Isabelle de Croÿ.

Vêtu d'une longue robe blanche, le cadavre avait les bras croisés sur la poitrine, les mains posées sur ce qui semblait une sorte de pourpoint métallique. Ninon approcha la torche : un éclat jaune illumina la pièce. De l'or, souffla-t-elle, de l'or ! Il y en a plus dans cette pièce d'orfèvrerie que tout ce que j'ai vu réuni jusqu'à présent. "C'était donc vrai, un vrai trésor ! Poussez-vous, place !"

Les poussant de la botte et de la torche, la Marquise de Jussieu-Fronsac prit la place occupée par Norbert et La Pogne. Elle fourra la torche dans la main de ce dernier. Le geste sec et précis témoignait de son urgence. Sans la moindre mesure, elle arracha le pectoral des bras de la morte. Sa voix tremblait légèrement : "Ce n'est pas exactement ce à quoi je m'attendais... Il manque de l'argent, il manque les pierres précieuses..." Du doigt, Norbert lui indiqua qu'il y avait un sac, disposé entre le flanc du cadavre et la paroi du cercueil. Elle l'ouvrit : il y avait là autant pour quatre livres de pièces d'argent, noircies par l'attente, plus une vingtaine de grosses pierres précieuses, des émeraudes principalement.

– Hé, hé, hé, ricana-t-elle, hé, hé, hé, hé ! Bon, ne traînons pas ! On fout le camp !

– Un instant, Christine, dit Norbert. Je veux remettre tout en place. Il s'agit de la mère de notre cher René.

La marquise ne jeta même pas un regard à son interlocuteur. Les bras tendus, elle admirait le bijou :

– Notre cher René ! c'est bien le temps de l'évoquer... Cette greluée est passée depuis dix ou quinze lustres, je m'en soucie comme d'une guigne. Elle peut

être la mère de n'importe qui, du diable ou du bon dieu, je ne vois qu'un vieil amoncellement d'os. Nous foutons le camp, te dis-je ! Tiens, regarde ce que j'en fais.

Sur ces mots, la Marquise de Jussieu-Fronsac envoya un crachat sonore sur le cadavre profané, s'exclama "Et voilà pour la mère Triviers !" et éclata d'un rire inquiétant.

Norbert se rembrunit.

– Christine ! Quelle mouche te pique ? Tu t'égares ! Il ne coûte rien de plus de respecter ce qui a vécu et aimé ! Et donné le jour à celui qui fut mon ami !

– Oh oh, une rébellion ? Les masques tombent... reprit la marquise sur un ton sarcastique. Eh bien, d'accord, monsieur Rébuffat, vous l'aurez voulu... La Pogne, débarrasse-moi de ce gueux ! J'ai trop souffert la présence de cet imbécile. Il a accompli ce que j'attendais de lui, je n'en ai plus le moindre besoin. Tue-le !

La Pogne resta aussi immobile que muet. Christine de Jussieu-Fronsac planta son regard dans le sien. Cependant, là où le géant baissait d'habitude immédiatement les yeux, il osa affronter son regard.

– Cela suffit, émit calmement le géant, plus personne ne me commande.

Et, avant qu'elle eût le temps d'esquisser un geste, La Pogne fit deux pas vers sa maîtresse. Il lui arracha le pectoral et le jeta derrière lui, où se trouvait Norbert médusé.

– Misérable traître ! hurla-t-elle, tentant de se saisir de son épée. Comme La Pogne en avait déjà saisi le fourreau, elle n'eut pas le temps de dégainer. D'un coup sec, il arracha l'arme de la ceinture et l'envoya rejoindre le pectoral. La marquise était désarmée.

Comprenant qu'elle ne pouvait rien faire, la jeune femme changea immédiatement de stratégie. D'un geste ample et brutal, elle arracha son

pourpoint noir, dénudant sa poitrine comme on offre son cœur à la pointe de l'épée.

– Tue-moi, La Pogne, oui, tue-moi. Ah, tu m'as trahie. Plus rien ne m'importe, tue-moi ! Tue-moi, je t'en supplie !

La Pogne fit un pas en avant. Norbert, qui s'était relevé, lui cria de ne pas le faire. La Pogne s'arrêta un instant devant sa maîtresse et, tandis qu'elle le regardait d'un air mauvais, il lui asséna une gigantesque gifle.

– Je ne tue plus personne, dit-il d'une voix blanche.

Stupéfaite, Christine de Jussieu-Fronsac s'affala sur ses genoux, inondant ses mains de pleurs jaillis de nulle part. Au travers de son regard brouillé, elle crut apercevoir Norbert s'approcher de la Pogne et poser sa main sur son épaule.

– Merci, dit-il, merci. Je n'oublierai pas. Jamais. Merci.

Christine de Jussieu-Fronsac vit le fruste visage de la brute s'illuminer d'un franc sourire. Elle comprit aussitôt que La Pogne avait changé de camp, définitivement, irrémédiablement. Pour donner le change, les mains sur les genoux, elle perçut immédiatement qu'elle devait paraître désemparée, démunie, innocente. Elle s'abîma dans un désespoir de façade, ne lésina ni sur les halètements ni sur les larmes de crocodile. C'est qu'elle avait encore une petite dague cachée dans son pourpoint.



Pendant ce temps, les deux hommes devisaient, comme deux vieux complices qui se retrouvent, des années plus tard, les cheveux blanchis et se jaugent du regard.

– Je me rends compte que je ne connais même pas ton nom. Il me semble que tu vaux mieux que ce sobriquet de La Pogne...

– Louis. Ma mère m'avait prénommé Louis...

– Louis, je crois que ceci est le début d'une merveilleuse amitié.

Mais Norbert avait à peine fini ces mots qu'il vit une ombre se jeter dans le dos de La Pogne, qui hurla de douleur. La jeune femme venait de poignarder son sbire.

Chancelant, La Pogne se retourna. Accrochée à son dos immense, Ninon la Mort tourna avec lui, si bien qu'un instant, elle ne put plus voir Norbert. Celui-ci avait précipitamment ramassé le pectoral de Cortès et, sans hésiter, il en frappa de toutes ses forces la tête de Ninon, qui s'effondra sans une plainte, inanimée.

– Ce n'est pas très grave, la navrure est superficielle, comme en témoigne le peu de sang qui s'écoule de la plaie. Je vais te soigner, dit-il à l'inanimée.

– Il ne faut pas demeurer céans, répondit La Pogne en se relevant. Ces bijoux sont maudits, il ne faut pas les emporter. Il ne faut pas les emporter. Norbert hésita un instant. Il trouvait quelque chose de raisonnable à l'inquiétude de La Pogne, mais il se demandait si cela n'était pas un reste de superstition. Cependant, à y regarder de plus près, respecter cette demande ne lui coûtait pas grand-chose. Que lui apporterait du reste la possession de ce trésor ? Il était déjà hors du besoin.

– Quoi serait-ce qui nous ferait maudits, Louis: posséder ou avoir profané? Si c'est la profanation, il est trop tard pour y revenir, rien ne nous coûte donc plus d'emporter le butin. En revanche, si c'est la possession, il y a sans doute autre chose à envisager... Voici ce que je propose. De toute façon, le premier prêtre qui passera se rendra compte qu'une dalle a été soulevée et le tombeau ouvert, il trouvera le trésor et l'emportera. L'Église a déjà assez de ce qu'on lui donne et n'a pas besoin de notre aide pour se trouver des moyens d'être maudite... Emportons tout. Nous jetterons les bijoux au fond d'une mare, où personne ne les retrouvera jamais. Et puis nous retournerons à Chatou chercher Antoine, nous y verrons bien ce qu'il convient de faire de Christine. Si elle a recouvré la raison dans l'intervalle, nous aviserons. »

La Pogne opina du chef. Il tendit sa torche et illumina le beau visage de la Marquise de Jussieu-Fronsac. Les yeux avaient perdu leur indicible éclat, la mâchoire s'affaissait mollement, trahissant la perte de conscience : il n'y avait plus rien dans les traits ou l'expression qui rappelait l'aventurière sans peur et sans pitié qu'elle avait été. Norbert se rapprocha. Avec gentillesse, il tendit la main vers la jeune femme. Il lui caressa la joue. Il avait pitié, malgré tout.

– Tout va bien, Christine ? Réponds-moi, tout va bien ?

– Mon bébé, mon bébé, je suis en train de perdre mon bébé..., dit-elle, hagarde, les yeux fixés dans le vide.

– C'est à cause d'Henri, dit Norbert à La Pogne. Le coup lui a fait perdre ses esprits. Maintenant, elle revit son cauchemar. J'espère que cet état n'est que passager. Nous nous débarrasserons du trésor en chemin à la première occasion. Ce n'est pas le plus urgent. Il faut y aller, j'ai grande hâte de retrouver mon fils.

**FIN**